



Un exercice a été proposé aux stagiaires qui consistait à rédiger un essai. Le sujet était extrait d'un des exemples d'essai proposés : celui écrit par Alice Zeniter. La question était :

Alice Zeniter cite ce propos : « je ne lis pas de romans, seulement des essais ». Faut-il choisir ?

Voici le texte :

Alice Zeniter, *Toute une moitié du monde* (2022).

Nous passons une bonne partie de nos vies dans des univers fictionnels : livres, films, séries, histoires d'horreur ou rêves d'avenir divers racontés en groupe... Nous nous plongeons, en moyenne, plusieurs heures par jour au sein de ces fictions, en compagnie d'une myriade de personnages auxquels, d'une manière ou d'une autre, nous nous lions. Mais de quelle manière, précisément ? Au début de ce texte, j'ai parlé d'identification (ou de manque d'identification) aux personnages féminins. C'est un mot qui est souvent employé et que j'ai moi-même repris un peu vite... Diverses études menées en sciences cognitives sur le rapport des individus aux personnages de fiction montrent que celui-ci relève plutôt de l'empathie, comme l'explique Françoise Lavocat. Nous ne sommes pas Jon Snow, perdu au milieu de la neige dans *Game of Thrones*, ou Lisbeth Salander, lancée sur sa moto dans *Millénium*, nous ne croyons pas l'être, nous sommes avec eux, souffrons avec eux, nous réjouissons pour eux. Les recherches en sciences cognitives ont prouvé, notamment grâce à l'IRM, que le fait d'être témoins des réactions de nos semblables ou d'en voir une *représentation* provoque chez nous une même activation des zones cérébrales liées à l'imitation et à l'émotion. Ceci se produit de façon extrêmement rapide et presque involontaire. L'empathie a très probablement joué un rôle décisif au cours de l'évolution, en tant que réaction réflexe provoquant le comportement approprié en cas de danger : secours, solidarité, fuite collective... C'est grâce à ce lien entre fiction (comme représentation des réactions) et empathie que la fiction a connu une valorisation inédite dans les années 1990, note Françoise Lavocat. Cette valorisation « coïncide avec l'essor de la culture de l'empathie, voire de la culture du *care* » et « conduit à envisager la fiction d'une façon nouvelle : enrôlée dans la promotion du souci de l'autre, la fiction est découverte bénéfique pour l'individu, la société, l'espèce ». Cette réflexion prend une tournure particulière aujourd'hui. Les deux années de pandémie qui viennent de s'écouler ont mis en lumière le fait que les métiers du soin étaient majoritairement exercés par des femmes, généralement sous-payées, des travailleuses pauvres à l'emploi du temps morcelé, aux déplacements incessants, au dos cassé... Le « souci de l'autre », dans les établissements médicaux, les écoles, à domicile, les associations qui aident les réfugiés, échoit presque toujours aux femmes. Je ne peux pas m'empêcher de me demander si c'est ce lien entre fiction et *care* qui fait que lire des romans paraît aussi un exercice réservé aux femmes, comme le montrent les études du Centre national du livre : sept lecteurs de roman sur dix sont en réalité des lectrices. J'imagine bien que ce n'est une donnée nouvelle ni pour les libraires ni pour les auteurs et autrices, les bénévoles de festivals ou les responsables à la culture : ça saute aux yeux à chaque événement littéraire, parfois plus brusquement qu'on le souhaiterait d'ailleurs. J'ai souvent vu, dans les Salons du livre, un homme se présenter devant moi et me dire, tout frétilant : « Je ne lis pas de romans, seulement des essais. » Je n'ai jamais compris la pointe de fierté et de défi qui sonnait dans cette phrase. Et alors ? Tu veux que je te provoque en



duel sur le parking du parc des expositions ? Ça te regarde... Peut-être que la prochaine fois, je répondrai que c'est dommage, c'est une menace pour l'espèce.

Voici un exemple de traitement :

« Je n'aime pas les essais. Je préfère les coups de maîtres : la lecture d'un traité, l'explicitation d'une distinction philosophique cardinale, l'exploration d'une étude qui a fait date. L'essayiste promet plus qu'il ne peut tenir. Il le sait. Car il est toujours loisible de soutenir la thèse opposée. Pour Alain Finkielkraut, « une paire de bottes vaut Shakespeare » et c'est « la défaite de la pensée ». La visite du Quai Branly ne dispense pas de celle d'un théâtre ni du plaisir de regarder Orson Wells dans Othello.

L'écriture d'un roman, l'invention d'un univers plus vrai que nature, la création de personnages, autant de qualités qui défient l'analyse. Car il s'agit de « création ». Il faut de la sagacité et de la culture pour composer un essai. Porter en soi un univers fictionnel, c'est tout autre chose. Et puis que d'heures merveilleuses ! Javert qui se suicide face à l'impensable : l'ancien forçat qu'il pourchassait et qui le gracie, Julien Sorel se règle sur l'horloge pour gagner un cœur comme on conquiert une place forte. Quelles trouvailles ! Ces moments de fiction parlent à notre âme enfantine peut-être, mais pas seulement. Et ces mondes ont la vie dure.

Au mâle hypocrite qui ne supporte pas l'existence d'une autrice, il faut opposer le « Emma Bovary, c'est moi » de Flaubert. Réfléchissant à cette journée, j'écoutais il y a peu, un entretien radiophonique évoquant le séjour de deux ans de Léon Blum à Buchenwald, mis soigneusement à l'écart du camp mais en constant danger de mort. Que fit-il ? Il lut des romans. On dit que, sur la place d'appel, des prisonniers mélomanes se chantaient du Beethoven ; on parle de condamnés à mort récitant des poèmes. Pour Léon Blum, ce fut Stendhal, Madame de La Fayette, Virginia Woolf, tant d'autres.

La culture a été comparée à un champ de blé que l'on enseme. A bon droit ! Aimer la philosophie, c'est penser que, comme le dit Alain, les idées sont réelles et qu'elles ont la solidité du cristal. Les belles lectures aussi. Elles occupent et nourrissent l'âme, elles l'éduquent.

Révérance gardée à Montaigne, je préfère donc les romans aux essais, comme il aimait relire Plutarque, d'autant qu'il n'est pas donné à tout le monde d'être écrivain, mais écrire un essai, cela s'apprend : à nous de voir comment.

FL, le 15 janvier 2023.

Trois leçons nous semblent pouvoir être tirées de cet exercice :

- Une question d'essai dessine un espace de possibles que l'on peut faire travailler par les élèves : ici le choix peut être : A ou B ou non (A ou B) ou encore non A et non B.
- Un essai se développe par modules plutôt que par parties hiérarchisées. Il tire sa saveur des exemples proposés qui peuvent se compléter et se nuancer.
 - La réponse ne peut que prendre un tour plus personnel.
 - Sa rédaction engage un dialogue avec un « ami critique » intérieur mais se développe sans avoir besoin d'une problématisation préalable.
 - La meilleure manière d'apprendre à composer un essai, n'est autre que d'en écrire un.

A vos plumes !